

## Les bras manquants

Le capitaine de police Clovis Frisset dévorait un sandwich en feuilletant le quotidien régional. Dans sa demi-baguette, de fines lamelles d'emmental recouvertes de beurre encadraient une tranche de jambon pliée en deux. Dans le journal, la disparition d'un jeune enfant en Martinique s'étalait en première page. Le policier pensa à ses collègues ultramarins. À cette période de l'année, en plus de l'angoisse de la famille et de l'émotion générale suscitée et amplifiée par les médias, ils devaient probablement affronter des cyclones.

Quelqu'un frappa à la porte de la salle de repos. Le capitaine avala rapidement sa bouchée :

– Oui, entrez.

Son adjoint, le lieutenant Reynald Boldi, passa la tête dans l'entrebâillement.

– Téléphone, chef.

– Ne vois-tu pas que je prends mon petit déjeuner rituel après une nuit de garde ? Et je te rappelle que je ne suis pas chef, mais capitaine. Enfin, je te comprendrais sans doute mieux si tu développais tes phrases avec plus de deux mots.

– Excusez-moi, ch... mon capitaine. Un appel urgent de la bibliothèque municipale. Très urgent. Un cadavre sur le parvis.

– Certaines de tes phrases s'allongent, mais il y manque encore des verbes, dis-moi.

Le lieutenant ne put répondre, car il reprenait son souffle. Clovis Frisset ne lui laissa pas le temps de respirer :

– Appelle la brigade scientifique et le médecin légiste. Retrouvons-nous sur place dans dix minutes. Je mange un fruit et j'arrive.

Un ancien relais de chasse entièrement rénové avant les dernières élections municipales, sous la direction d'un célèbre architecte allemand,

accueillait la bibliothèque de la ville. Le bâtiment en U présentait un curieux mélange de vieilles pierres et d'une structure colorée, moderne, de verre et d'acier. Clovis Frisset gara son véhicule sur le petit parking jouxtant l'aile ouest. En arrivant sur le parvis, il remarqua de loin une mare de sang. Le gris clair du béton mettait en évidence, par contraste, le grand cercle rouge. En s'approchant, le capitaine de police vit avec une certaine surprise que le corps ne gisait pas au centre du rond, mais tout prêt du bord.

Il repéra le légiste, dans sa légendaire blouse blanche, accroupi devant sa trousse médicale. Il se dirigea directement vers lui.

– Bonjour, docteur. Quelles sont vos premières constatations ?

Au moment où il posait la question, il s'aperçut que le cadavre n'avait pas de bras.

– Bonjour, mon capitaine. Étant donnée la grande quantité de sang retrouvée autour du corps, nous pouvons dire que la victime était vivante au moment de son démembrement. Une blessure derrière la tête semble toutefois indiquer qu'elle était inconsciente. Assommée.

– Avez-vous une estimation de l'heure du décès ?

– La température du cadavre nous apporte peu d'informations, car le corps s'est rapidement vidé de tout son sang. Mais l'hémoglobine n'est pas complètement coagulée. En première analyse, je dirais que la mort s'est produite aux environs de sept heures du matin.

– Des traces ? De pas, par exemple ?

– Ce n'est pas trop mon domaine. Je ne vois rien d'intéressant ; pas d'empreinte digitale ou palmaire. On dirait des marques de genoux, à cet endroit. Par ailleurs, les membres ont été arrachés comme on découpe les cuisses d'un poulet grillé... quand je dis « poulet », je ne fais pas allusion à vous, bien sûr.

Le policier leva la tête et regarda le médecin dans les yeux. Il se retint de faire une remarque, car il savait que cet humour pince-sans-rire constituait une armure psychologique face aux douloureuses horreurs quotidiennes.

La radio portative d'un agent grésilla : une patrouille était requise d'urgence à la déchetterie, où était signalée une autre victime. Au même moment, le téléphone portable de Clovis Frisset sonna ; le central téléphonique du commissariat lui annonça à peu près la même chose.

– Reynald, reste ici ; j'y vais. Pendant ce temps, toi, essaie de découvrir l'identité de la victime.

La déchetterie se trouvait de l'autre côté de la ville, dans une Z.A.C., zone d'activité commerciale, la forme contemporaine des zones industrielles. Entre un dépôt de bus et une petite entreprise vendant des appareils de musculation par correspondance. Lorsque Clovis arriva devant la grille d'entrée, le gardien l'attendait pour l'accompagner jusqu'à un gigantesque caisson en métal peint en vert.

– Avant d'ouvrir le portail d'entrée, j'ai fait mon petit tour du propriétaire, si l'on peut dire. J'ai vérifié que rien ne traîne, voyez-vous. Parce qu'il est fréquent de retrouver des poubelles lancées par-dessus l'grillage. Même si la plupart du temps elles sont simplement déposées dans la rue, voyez-vous. J'ai fini ma ronde par l'ouverture des trappes d'la benne à cartons ; elles restent fermées la nuit pour que l'eau ne rentre pas s'il pleut. Ce matin, j'ai tombé nez à nez avec ce grand costaud, allongé sur les vieux emballages, voyez-vous.

Il tendit un index vers une des deux grandes ouvertures de la cuve métallique. En se hissant sur la pointe des pieds, le capitaine y jeta un coup d'œil.

– Vous le reconnaissez ?

– Non. C'est sûrement quelqu'un qui était venu fouiller. Les grilles sont faciles à escalader. Nous ne faisons rien pour empêcher les gens de faire ainsi d'la récupération, même si le règlement l'interdit formellement. Car tout ce qui est emporté n'est pas à évacuer aux frais d'la commune, voyez-vous. Ce que nous redoutons, c'est l'abandon de débris non triés en dehors des horaires d'ouverture. Sans parler des accidents qu'il pourrait y avoir pendant que nous

n'sommes pas là pour surveiller ; la ville pourrait en être tenue pour responsable, voyez-vous. Mais les dépôts sauvages restent rares car, si on peut franchir la clôture, c'est certainement plus difficile quand on porte des gravats dans les bras. Et en parlant de bras...

Le gardien fit un geste difficile à interpréter en direction du corps mutilé. Frisset n'avait pas besoin d'être un expert médico-légal pour constater que ce cadavre avait, lui aussi, les membres supérieurs arrachés. Le cou portait une évidente marque de strangulation, d'une largeur qui semblait celle d'un fil électrique.

Il rappela l'équipe scientifique pour lui demander de venir faire ses relevés dès qu'elle le pourrait. Il donna également des instructions à des collègues pour qu'ils viennent boucler et surveiller la déchetterie. Concernant la fermeture de cette dernière jusqu'à nouvel ordre, il demanda au gardien de prendre les mesures nécessaires pour avertir les services techniques de la mairie ainsi que les usagers. En attendant l'arrivée des renforts, il procéda à un rapide examen des différentes parties de l'endroit, à la recherche d'un indice évident ; les experts scientifiques passeraient les lieux au peigne fin, mais leurs résultats se feraient sans doute attendre. Le policier venait rarement en ces lieux, et n'avait jamais vraiment fait attention à l'organisation du site. Une rampe goudronnée menait les véhicules des visiteurs à une plateforme surplombant les différentes bennes de récupération. Devant chaque bac géant, une pancarte en bois indiquait la catégorie de déchets qu'on pouvait y jeter : « gravats », « carton », « ferraille », « déchets verts » et « tout venant ».

Dans un coin, une cabane préfabriquée abritait de vieux pots de peinture, de lasure et de vernis, des aérosols vides, des ampoules électriques et des néons, et quelques radiographies médicales. Devant, deux bacs accueillait respectivement les piles usagées et les huiles de vidange. Plus loin, un écriteau annonçait l'emplacement dédié aux équipements électriques et électroniques. S'y côtoyaient des machines à laver empilées et des téléviseurs hors service.

Tout au fond, un baril en plastique bleu annonçait « PAIN » en grandes lettres noires. L'enquêteur s'étonna de ce type de recyclage dans une ville d'un environnement plutôt urbain. À qui étaient destinés ces restes de pain ? À la campagne, cela aurait pu sans doute servir à nourrir des poules, des canards ou même des cochons. Mais dans les environs, le policier ne connaissait pas de ferme, ni de poulailler installé dans un jardin. Peut-être un centre équestre récupérerait-il les baguettes rassies pour nourrir ses pensionnaires ?

Clovis Frisset revenait vers le portail d'entrée, voyant les conteneurs de collecte du verre et de vêtements de l'autre côté de la rue, lorsque les renforts arrivèrent sur place. Il put alors revenir au commissariat.

Il y retrouva son adjoint devant un clavier et un écran d'ordinateur.

– Des points communs entre les victimes ?

– Je croyais qu'il fallait mettre au moins un verbe par phrase, ch... mon capitaine.

– Tu marques un point ; mais ne sois pas impertinent et réponds à ma question, s'il te plaît.

– Nous n'avons rien trouvé d'évident, mais nous cherchons encore.

– À quoi nous servent donc tous les fichiers à notre disposition ?

– Ils stockent de très nombreuses informations, mais nous ne savons pas les exploiter.

– Vous voulez dire qu'il y a trop de données ?

– Pas exactement. Nous ne comprenons pas comment procéder. Nous allons tout épilucher manuellement. Une formation aux outils de recherche nous aiderait beaucoup, je pense.

– Vous savez bien que nous manquons de temps pour partir en stage informatique.

– Oui, je sais. Mais...

La sonnerie d'un téléphone interrompit la discussion. Le capitaine Frisset décrocha le combiné. Ses paupières se plissèrent pendant qu'il écoutait. Une nouvelle victime avait été découverte dans les vestiaires du stade de football.

Pour la troisième fois de la journée, les deux policiers se rendirent sur la scène de crime. Leur ville de taille modeste n'était pas habituée à une telle activité criminelle. La fatigue accumulée après de nombreuses heures consécutives de service commençait à se faire sentir.

En arrivant au stade municipal, baptisé « Pierre de Coubertin », Clovis Frisset salua brièvement les pompiers qui rangeaient le matériel médical dans leur véhicule de premiers secours avant de repartir. Depuis le boulo-drome tout proche, les badauds aux cheveux blancs avaient interrompu leurs interminables parties de pétanque. Ils observaient ce spectacle inhabituel qui alimenterait les conversations pour le reste de la journée, et peut-être même de la semaine, devant la buvette associative.

Le policier entra dans le bâtiment cubique bordant le terrain de sport. Il le connaissait bien pour l'avoir fréquenté dans sa jeunesse, à l'époque où, comme quelques camarades de classe, il rêvait de devenir un athlète professionnel. Le carrelage marron aux motifs hexagonaux n'avait pas beaucoup changé depuis ce temps ; quelques brisures zébraient le milieu du couloir. Une odeur de moisi, mêlée à des relents de sueur et des effluves de chaussettes sales abandonnées, flottait dans les vestiaires.

Le concierge expliqua au fonctionnaire de police qu'il avait découvert dès l'ouverture du bâtiment, avant de préparer les activités scolaires de la journée, le corps sans tête de la femme de ménage.

– Sans tête, dites-vous ?

– Non, pardon : sans bras. Je ne sais plus ce que je dis. Le choc émotionnel, vous comprenez ?

– Je comprends. Je vous donnerai les coordonnées de la cellule départementale de soutien psychologiques aux victimes. Contactez-les ; ils pourront vous aider.

– Merci ; les pompiers m'en ont déjà parlé.

Clovis Frisset passa la tête dans le local des douches. Le corps d'une femme gisait sur le ventre dans une nouvelle mare de sang. À première vue, on ne remarquait pas d'indice évident, tel qu'une empreinte de pas. L'équipe scientifique et technique allait devoir demander du soutien devant cette multiplication des scènes de crime. Au regard de la gravité des événements, les renforts seraient accordés sans difficulté.

– La connaissez-vous ? Qui est-ce ? demanda Clovis au concierge.

– C'est Marie, la femme de ménage. Elle vient très tôt le matin pour passer l'aspirateur et donner un bon coup d'éponge et de chiffon, avant que je prenne mon service.

– Vers quelle heure commencez-vous ?

– Je dois tout préparer à partir de huit heures. Les premiers écoliers arrivent vers huit heures et demie avec leur instituteur, accompagné de quelques parents.

– Avez-vous touché à quelque chose ? demanda Clovis au concierge.

– Je ne suis même pas entré dans la pièce. Quand j'ai aperçu tout ce sang, je me suis empressé de détourner la tête, de faire demi-tour pour prendre la fuite et appeler les secours.

– On dirait qu'elle a quelque chose dans la bouche. Pourriez-vous jeter un coup d'œil d'ici et me dire si vous savez ce que c'est ?

– Voyons... Cela ressemble à un dossard d'entraînement. Venez, je vais vous montrer où nous les rangeons.

Le concierge le conduisit devant une rangée d'armoires en aluminium. Il en ouvrit une dans laquelle s'empilaient des débardeurs numérotés, de différentes couleurs.

Comme pour la scène de crime précédente, Clovis Frisset s'assura que le stade resterait fermé et sous surveillance policière jusqu'à nouvel ordre. Puis il décida

de réunir toute son équipe au commissariat avant de s'accorder quelques heures de sommeil.

– Mesdames, messieurs, vous le savez probablement toutes et tous, nous avons trouvé aujourd'hui trois cadavres dans notre ville. C'est un sinistre record. Chacune des victimes a été démembrée. D'après les premières constatations du médecin légiste, le tueur a arraché les bras au niveau des épaules par simple traction. Aucune arme ou objet coupant n'a été utilisé. Il semble que les victimes n'étaient pas conscientes au moment de leur horrible mutilation.

La première victime, retrouvée devant la bibliothèque municipale, a été assommée. La deuxième, découverte à la déchetterie, a été étranglée, vraisemblablement avec un câble électrique. La troisième a été étouffée dans les douches du stade Pierre de Coubertin, par un bout de tissu dans la gorge.

La similitude de ces meurtres, va, au moins dans un premier temps, nous conduire sur la piste d'un assassin unique. Et j'espère bien que nous n'avons affaire qu'à un seul détraqué de ce genre ! Cependant, n'écartons pas la possibilité de complicités, par exemple pour l'organisation et le guet.

À l'évidence, les trois lieux partagent la caractéristique d'être des équipements municipaux.

Il faut donc en priorité inspecter les autres lieux publics, en commençant par la crèche, la maison des jeunes et la salle des fêtes, puis le gymnase et le boulodrome. Heureusement que nous n'avons pas de piscine ; cela va nous économiser une ronde.

– Ni de patinoire, intervint le lieutenant Reynald Boldi.

– Ni de conservatoire de musique, ajouta une autre voix masculine au fond de la salle.

– Merci, messieurs, pour ces interventions. Nous économiserons donc au moins trois rondes...



Même si nous ne trouvons rien dans l'immédiat dans ces différents lieux, nous maintiendrons des patrouilles, en particulier cette nuit, pour éviter un nouveau drame.

Je n'ai pas constaté la présence de journalistes en ville aujourd'hui, mais je ne vois pas comment un triple homicide pourrait ne pas faire rapidement les gros titres. Je compte sur votre discrétion pour retarder l'arrivée massive dans nos rues d'envoyés des média, suivis de près par des cohortes de curieux.

– Que savons-nous des victimes ?

– La femme appartient – ou plutôt, appartenait – aux services municipaux. Les deux hommes, un artisan plombier et un vendeur dans un magasin de chaussures, habitaient notre ville. Seul point commun qui s'impose, à ce stade de l'enquête : ils ont croisé le chemin d'un tueur en série.

– Avons-nous retrouvé l'arme du crime ?

– J'en ai déjà parlé : il n'y en a pas vraiment eu. Pas de couteau, pas d'arme à feu, mais un simple cordon d'alimentation électrique et un vêtement de sport. Ce qui manque à l'appel, ce sont les bras. La première priorité sera de retrouver ce qui constitue, à l'évidence, des trophées pour le tueur. Je n'ose pas évoquer pour l'instant l'hypothèse du cannibalisme.

Dès demain, j'irai à l'hôtel de ville rendre visite aux responsables des services municipaux. J'en profiterai pour rendre compte à madame le maire. Pendant ce temps, Reynald coordonnera les enquêtes de voisinage, autour des scènes de crime et auprès des familles des victimes.

Le lendemain, comme prévu, Clovis Frisset se rendit à la mairie. Lorsqu'il franchit les portes vitrées de l'entrée, les agents de l'accueil lui indiquèrent d'un geste de la main et d'un mouvement de menton qu'il pouvait se diriger directement vers l'escalier menant au bureau du maire.

À l'étage, le policier toqua aux grandes portes en bois.

– Entrez.

- Mes hommages, madame le maire, dit le policier en levant sa main droite à sa tempe pour saluer le premier magistrat de la ville, officier de police judiciaire.
- Bonjour. Je vous attendais, capitaine. Cette horrible histoire de triple homicide est une véritable catastrophe pour la ville. Comment se présente l'enquête ?
- Il est bien trop tôt pour se prononcer. Je voudrais commencer les investigations en interrogeant les employés municipaux.
- Bien sûr, bien sûr. Tout cela ne serait pas arrivé avec plus de vidéo-surveillance. Qu'en pensez-vous ?
- Je dois avouer que cela n'est pas de mon ressort. À titre personnel, la multiplication de caméras en ville ne m'enchanterait pas, mais à titre professionnel, il me faut bien admettre que cela faciliterait grandement mon travail.
- Assurément, assurément. Je vais faire avancer le dossier dès le prochain conseil municipal. Il ne faut pas que de telles abominations se reproduisent chez nous. J'ai entendu parler de l'utilisation, par une municipalité voisine, de caméras miniatures accrochées aux uniformes des policiers municipaux. Je trouve cette innovation vraiment très intéressante. Par ailleurs, sachez que j'ai prévenu le ministère.
- Le ministère, madame ?
- De l'Intérieur. N'ayant pas de disponibilité dans son agenda, monsieur le ministre ne prévoit pas de venir dans l'immédiat. Si les média s'emparent de l'affaire, ce qui est malheureusement fort probable, convenons-en, il réévaluera la question. Sa présence et son soutien nous seront bénéfiques.
- J'ai bien peur que cela n'accélère pas mon enquête, bien au contraire, madame. Il va falloir organiser la venue du ministre et assurer sa protection.
- Si monsieur le ministre s'implique personnellement dans cette affaire, vous pourrez sans l'ombre d'un doute vous réjouir peu après de disposer de moyens supplémentaires. Bien ; je vous souhaite bon courage, et bonne chance. Tenez-moi informée aussi souvent que vous le jugerez utile.

- Je n'y manquerai pas, madame. Puis-je vous poser une question sur l'organisation de la mairie ?
- Évidemment, évidemment ; je vous en prie.
- Savez-vous qui s'occupe de la gestion des clés, pour les bâtiments municipaux ?
- Voyez cela avec les services techniques, au rez-de-chaussée ; à droite en bas de l'escalier.
- Bien madame le maire; je vous remercie. Bonne journée.

Parce qu'il fallait bien commencer par une piste plutôt qu'une autre, Clovis Frisset décida de s'intéresser dans un premier temps aux employés municipaux. On n'avait pas relevé de traces d'effraction à la déchetterie et au stade. La décharge publique n'avait pas de raison d'être ouverte au moment du crime, et si on pouvait croire la déposition du concierge du complexe sportif, sans cependant pouvoir véritablement procéder à des vérifications, la femme de ménage refermait derrière elle pendant son nettoyage. Il fallait donc rechercher quelqu'un ayant les bonnes clés à sa disposition. En outre, un employé municipal aurait toute opportunité de se trouver sur les trois différentes scènes de crime.

Deux types de suspects s'imposaient à l'esprit de l'enquêteur, deux catégories de personnel intervenant dans plusieurs bâtiments publics : les services techniques, chargés des réparations et de l'entretien des installations, et les services de nettoyage. Il faudrait aussi se renseigner au sujet des gardiens et concierges, ainsi que des policiers municipaux.

Un doute s'imposait cependant : comment un comportement démentiel aurait-il pu rester caché, sans être détecté, sans être soupçonné par la hiérarchie ? Le personnel d'encadrement pouvait-il ignorer qu'un malade mental se nichait parmi ses collaborateurs ?

Le capitaine de police convoqua donc, pour les interroger, les employés municipaux auxquels la mairie avait confié des clés.

– Monsieur... ?

– Oui ?

– Votre nom ?

– Marcel Martin. Marcel, c'est le prénom, Martin le nom.

– Monsieur Martin, quel est votre rôle au sein des services municipaux ?

– Je suis un homme à tout faire.

– C'est-à-dire ? Expliquez-moi.

– Je m'occupe des réparations simples de toute sorte : plomberie, électricité, petite maçonnerie, peinture. J'assure également quelques livraisons. En fin d'année, je m'occupe de l'installation des décorations et des éclairages de Noël; je déblaie la neige devant la mairie en hiver. À l'occasion, j'anime les thés dansants, les lotos, les fêtes de fin d'année scolaire. Ce genre de choses.

– Je vois. Vous vous rendez, pour cela, dans les différents bâtiments municipaux, n'est-ce pas ? Les écoles, la maison de retraite, la salle des fêtes, le gymnase ?

– En effet.

– Avez-vous un passe-partout pour cela ?

– Non; nous n'avons pas de passe. Nous gardons avec nous un gros trousseau de clés.

– Nous ?

– Nous sommes deux à disposer de ce type de trousseau. J'ai un remplaçant pour pouvoir partir en congés.

– Est-il possible de faire une copie des clés ?

– Cela doit être faisable, mais pour quelques-unes seulement. La plupart de nos serrures, modèles uniques, sont sécurisées, et il faut s'adresser directement au fournisseur pour disposer de nouvelles clés.

- Avez-vous perdu une clé récemment ?
- Non. Je recompte mes clés tous les soirs, en les redéposant à la mairie.
- Pouvez-vous me préciser votre emploi du temps d’hier ?

La vérification du déroulement de la journée, décrite dans le détail, ne posa aucun problème. Tout le monde connaissait Marcel, et l’appréciait. Celles et ceux qui l’avaient vu la veille s’en souvenait parfaitement. L’interrogatoire du second *factotum* de la commune, et ceux des deux policiers municipaux prirent la même tournure.

La piste des employés municipaux ne donnait rien. Deux jours s’étaient écoulés et l’affaire semblait déjà oubliée des journaux et des conversations.

La police ne déplorait pas de nouvelle victime. Difficile de savoir si l’assassin était calmé, rassasié, ou si les patrouilles étaient dissuasives.

Les titres des quotidiens ne s’amusaient plus des jeux de mots faciles : « La police avec trois cadavres sur les bras », « Il tue à tour de bras », « L’assassin à bras raccourcis », « Sans bras dans la tombe, les bras m’en tombent ».

Il fallait trouver une autre idée. Clovis Frisset jugea utile de rassembler les membres de son équipe. Il ne considérait pas les réunions remue-ménages comme une solution miracle, mais ses collaborateurs y évoquaient parfois de bonnes idées et surtout, cela stimulait sa propre imagination.

– Mesdames, messieurs, l’affaire des bras manquants reste prioritaire. Mais – je ne vous apprends rien –, elle stagne. Nous avons besoin de nouvelles pistes d’investigation. J’écoute vos suggestions.

– Ne pourrait-il pas s’agir d’un ancien employé municipal, licencié pour faute lourde, par exemple, qui aurait gardé des clés et qui agirait par vengeance ?

– Les archives récentes du service des ressources humaines ont été épluchées et nous n’y avons pas vu un tel cas.

– Un démissionnaire, alors ? Quelqu’un qui serait parti subitement sans aucune raison rationnelle ? Cela pourrait être un premier signe de démence.

- Pas de démission retentissante non plus dans les dossiers.
- Ne pourrait-on pas interroger les psychiatres de la région ?
- Vous savez bien que le secret médical nous serait opposé.
- Et si on cherchait sur Internet, en particulier sur les sites d'hébergement de vidéos ? On pourrait, qui sait, y trouver une revendication ? Ou un signe avant-coureur ?
- Vous pensez pouvoir mener une telle recherche ? demanda le capitaine de police.

Une moue dubitative lui répondit.

- Essayez quand même. D'autres idées ?

Le standardiste, qui faisait de grands gestes pour attirer l'attention de Clovis depuis quelques secondes, posa le combiné téléphonique et entra dans la salle en courant.

- Mon capitaine, nous avons un appel de la gendarmerie de Rivesaltes, dans les Pyrénées-Orientales, qui va vous intéresser.
- C'est vrai qu'on produit un excellent muscat, à Rivesaltes, mais pendant le service, la pertinence ne paraît pas évidente...
- C'est à propos de l'affaire des bras manquants, mon capitaine. Le gendarme au bout du fil dit qu'il croit savoir qui est le coupable.

Clovis Frisset se précipita vers la banque d'accueil et porta l'écouteur à son oreille.

Toute son équipe retenait son souffle pour écouter la conversation.

- Allo ? Oui, je vous écoute. Une ? Lettre ? Postée de notre commune. Attendez, j'attrape un stylo pour prendre des notes. Allez-y. Pour prendre livraison des bras, c'est cela ? D'accord. Oui. Répétez-moi l'adresse, s'il vous plaît ? C'est noté. Nous partons immédiatement là-bas. Je vous tiendrez au courant personnellement. Vous nous rendez un très grand service. Merci d'avoir appelé si vite.

Le policier raccrocha, se tourna vers l'ensemble de son équipe, un grand sourire aux lèvres, et tendit la feuille de papier sur laquelle il avait griffonné.

– Mesdames, messieurs, accompagnez-moi, avec tous les renforts possibles, à cette adresse, demanda-t-il.

– Asseyez-vous, monsieur Mourquin.

– Merci, monsieur le commissaire.

– J'espère bien devenir un jour commandant et, pourquoi pas, commissaire, mais pour l'instant, je me contente du grade de capitaine.

– Ah ? Pourquoi ne suis-je pas interrogé par monsieur le commissaire ? Il ne veut pas me voir ?

– Premièrement, c'est moi qui pose les questions ici. Compris ? Ensuite, le commissaire s'occupe de diriger notre équipe et de gérer notre budget. Il ne dispose donc pas du temps nécessaire pour assurer lui-même les interrogatoires.

– Ne criez pas. Je ne voulais pas vous énerver, monsieur le capitaine. Rencontrer le commissaire de ma ville m'aurait honoré. Je suis déçu. Mais demandez-moi ce que vous désirez savoir. Je veux collaborer.

– Bien. Commencez par cesser de m'appeler « monsieur le capitaine ».

– D'accord, monsieur. Pourquoi ne portez-vous pas d'uniforme ?

Clovis Frisset fixa, en fronçant les sourcils, l'homme qui lui faisait face.

– Il me semble avoir précisé qui posait les questions.

– C'est vrai. Excusez-moi, monsieur. Je vous écoute.

– Savez-vous pourquoi nous vous avons amené ici ?

– Pour que je puisse vous aider, monsieur.

– En quelque sorte. Nous vous avons signifié votre garde à vue tout à l'heure. Vous ne vous en souvenez pas ?

– Si, mais je ne sais pas ce que cela veut dire, monsieur.

– Nous vous avons arrêté.

– Arrêter de faire quoi ?

Le policier dévisagea une nouvelle fois l'interpelé. Il aurait pu croire que celui-ci faisait l'imbécile, mais il avait vraisemblablement un véritable fou en face de lui.

– Nous avons la preuve que vous avez arraché les deux bras à plusieurs personnes. Nous les avons retrouvés à votre domicile, dans un grand congélateur.

– Bien sûr ; pour la bonne cause. Si vous me l'aviez demandé, je vous l'aurais dit.

– Avouez-vous ces meurtres ?

– Je ne voulais pas les tuer. Je n'avais rien contre eux ; je ne les connaissais pas. Je voulais juste leurs bras, pour rendre service.

– Ah bon ? Rendre service ? Sur commande ? Contrat ? Pour qui travaillez-vous ?

– J'aimerais bien travailler pour quelqu'un. Je suis au chômage depuis bientôt un an.

– Vous venez de me dire que vous avez mutilé des corps pour rendre service. À qui ?

– À la radio !

– Je ne comprends pas !

– Les gens, dans le transistor, parlaient de vendanges.

– Vous voulez dire « vengeance » ?

– Non. Ils disaient qu'avec la canicule de cet été, les vendanges commençaient très en avance, et que les saisonniers habituels n'étaient pas encore arrivés ; que les viticulteurs manquaient de monde et avaient rapidement besoin de bras. J'ai décidé de leur en trouver.

Clovis n'en croyait pas ses oreilles.

– En suivant ce principe, faites-vous tout ce qu'on vous demande à la radio ?

– À la télévision aussi, ainsi que dans les journaux que je trouve dans la rue.



– Et, exemple classique, s'ils vous disent de vous jeter dans la rivière avec une pierre attachée autour du cou ?

– Ce n'est jamais arrivé, mais je le ferais sans hésiter, si c'est cela qu'il faut faire. J'aurais toutefois du mal à trouver la rivière, par ici. Je suis un bon gars, monsieur. Je fais ce qu'on me dit de faire : je trie mes déchets ; j'économise l'énergie et l'eau ; je mange cinq fruits et légumes frais par jour ; je signale les colis suspects à la police ; j'accepte volontiers le remplacement des médicaments de marque par des génériques...

– Je crois que j'ai saisi l'idée générale. Résumons-nous. En un mot, oui ou non, est-ce bien vous qui avez arraché les bras de trois personnes la semaine dernière ?

– Oui. Six bras, cela me paraissait suffisant. De toute façon, mon congélateur ne pouvait pas en contenir plus.

Impossible d'obtenir un aveu plus clair. Clovis Frisset n'avait pas eu à le soutirer, et ressentait ainsi, une fois encore, la satisfaction de terminer sa mission d'enquêteur. Il ne parvenait pas à comprendre comment un être humain pouvait en arriver à commettre de telles abominations. Si les experts en psychiatrie ne parvenaient pas à l'expliquer, l'accusé serait logiquement jugé irresponsable de ses actes, mais enfermé définitivement en hôpital psychiatrique. En songeant à cela, Clovis se demanda s'il ne devait pas aller consulter un psychanalyste pour l'aider à tourner la page et mieux se concentrer sur ses prochaines enquêtes.

Deux questions s'accrochaient à ses pensées. Depuis quand sommeillait une telle folie ? Et quel *stimulus* avait déclenché son déchaînement ?